



„PROTECTION DES ANIMAUX EN FINLANDE“

(SUPPLÉMENT AU JOURNAL „FINLANDS DJURSKYDD“)

ÉDITEUR
EVA LJUNGBERG

POUR LA RÉDACTION
CONSTANCE ULLNER

SIRI BRANDER
(SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION)

HELSINGFORS, 1916

A nos lecteurs.

Le journal «Finlands Djurskydd» qui nouvellement a commencé sa 23:ième année, a eu l'honneur de trouver une noble protectrice qui désire voir le journal paraître en français. C'est un grand plaisir pour la rédaction d'avoir été mise en état d'accomplir le souhait de cette bonne amie des animaux.

Helsingfors en février 1916.

Constance Ullner.

La jeunesse et la protection des animaux.

La Protection des animaux paraît à beaucoup de gens chose très peu importante et même méprisable. À ceux-ci, sa véritable et grande importance n'a pas encore été révélée. C'est pourquoi nous formulons ici un court éclaircissement.

Sous cette formule: *Protection des animaux*, il s'agit moins de protéger ceux-ci, que de ne pas les laisser sans protection sous les hommes. Encore moins est-il question de les gâter et de les placer au-dessus de leur véritable rôle. Cette protection des animaux signifie seulement l'application de l'idée de justice et de bienveillance à ces êtres qui sont nos inférieurs; et à la manière de les traiter, de telle sorte que nous puissions en témoigner en hommes véritablement bons auprès du souverain juge. Par l'amour nous développerons les qualités utiles de ces inférieurs.

Regardez autour de vous, et vous reconnaîtrez combien et combien de fois ils sont constamment maltraités, et avec quelle injustice et quelle cruauté! Même ceux auxquels nous devons attacher une idée de reconnaissance en échange des services qu'ils nous rendent, de leur persévérance, de leur fidélité. Combien d'hommes ne s'habituent-ils pas à ne s'adresser à ces pauvres serviteurs qu'avec les injures les plus brutales, les plus scandaleuses; à n'attendre d'eux que le maximum des efforts les plus soutenus, sans la moindre considération pour leur vie ou leur mort. Qui ne se souvient alors des paroles de l'apôtre Pierre: »Enfin, soyez tous d'une

parfaite indulgence, pleins de compassion les uns envers les autres, vous aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux.»

Pour que cette situation lamentable, que nous opposons à ces paroles, se modifie, il faut d'abord que les hommes eux-mêmes se changent, c'est-à-dire qu'ils deviennent meilleurs. Un réveil des coeurs est le plus facile dans le plus jeune âge, lorsque les futurs hommes ressentent les impressions avec le plus de chaleur et de vivacité. De la sorte, on assistera à un changement, qui mettra le sens de l'humanité vraie en place de la brutalité actuelle, et après se manifestera la vérité du dire: «Habitue de jeunesse, pratique d'âge mûr.»

Mais celui qui veut obtenir ce résultat doit contribuer à aider à ce développement de la protection amicale des animaux chez les enfants. Un enfant habitué à traiter avec considération des animaux sans défense, deviendra plus tard un homme noble et droit. Et ainsi s'explique l'évolution dont parle le célèbre éducateur de la jeunesse, Frédéric Froebel: «C'est contre les animaux que s'exercent d'abord la sécheresse du coeur et la cruauté chez l'enfant qui se changent plus tard en dureté contre ses proches.»

H. S.

Quelle punition est plus pénible à supporter, celle de la loi ou celle de la conscience?

Le temps était mauvais et désagréable, le ciel orageux et il pleuvait à verse. Le train passait par des contrées peu intéressantes, des marais, des prairies à demi couvertes d'eau, des champs stériles et noirs, car la moisson était finie depuis longtemps.

Ça et là on apercevait une vache ou quelques moutons amaigris, cherchant en vain à se rassasier de l'herbe

jaunâtre qu'ils trouvaient avec difficulté entre les mottes de terre.

Les hommes, qu'on apercevait de temps en temps par la fenêtre du train, n'avaient pas l'air d'être mieux nourris. Sur les champs on ne voyait que des femmes s'occupant de la récolte. Les hommes venaient de quitter cette partie de la Finlande pour chercher le bonheur en Amérique. Ils croyaient y avoir bonne chance et ils partaient avec la meilleure espérance. Les femmes, les mères, les soeurs croyaient qu'elles recevraient de grandes sommes d'argent déjà avant l'hiver. Voilà pourquoi elles se permettaient de tenir un très grand nombre d'animaux domestiques. Le foin qu'il y avait ne suffirait pas pour nourrir les bêtes qui souffriraient de la famine. C'est un grand péché, souvent commis par le peuple en Finlande, de mal nourrir les vaches pendant les longs hivers quand les souffrances des bêtes sont encore augmentées par le froid, le manque d'air frais, l'obscurité et la saleté dans les petites étables où ils sont enfermées.

Et les chevaux! Leur sort est sans doute encore plus triste. Après avoir travaillé des années chez ces pauvres laboureurs, après avoir dépensé leurs meilleures forces, ils seront vendus et ils finiront leurs jours dans les grandes forêts où des souffrances sans bornes les attendent. Ils seront forcés de traîner des fardeaux qui dépassent leurs forces et ils seront battus et maltraités jusqu'à ce que le fouet ne puisse plus les forcer, ni à marcher ni à porter ces fardeaux. Les chevaux sont les animaux les plus malheureux, les plus mal récompensés pour les grands services qu'ils rendent à l'homme. Quand on pense à l'ingratitude que l'homme montre aux chevaux, on comprend un philosophe qui dit: «Plus que je connais les hommes, plus j'aime les animaux.»

Enfoncée dans ces tristes méditations je ne m'apercevais pas que le moment du crépuscule était venu

et qu'il commençait à faire sombre. Tout d'un coup j'entendis ces mots: «D'être soumis à la loi n'est pas la plus grande punition que l'homme a à subir». Deux vieux messieurs prirent place vis-à-vis de moi. Sans faire attention à ma présence ils continuaient leur conversation.

«Est-ce qu'on n'a pas fait des rapports au sergent de son traitement cruel envers les chiens?» demanda l'un d'eux.

«Non, il était un propriétaire riche, connu de tout le monde dans la contrée. Personne ne voulut rompre l'amitié avec lui.»

«Mais sa femme, ne pouvait-elle pas faire quelque-chose pour les chiens?»

«Elle ne faisait rien et pourtant elle savait que ces chiens de bonne race ne pouvaient pas vivre dehors pendant l'hiver et que leur seule nourriture consistait d'écales de pommes de terre et d'oeufs. Le grand bouledogue ne pouvait à peine se remuer à cause de rhumatisme. Tous les chiens avaient de grandes souffrances à supporter.»

«Quel fut enfin le sort des chiens?»

«On trouva une nuit d'hiver le petit terrier mort de froid et le bouledogue était si malade que le cocher compatissant réussit à avoir la permission de le tuer.»

«Quelle punition le propriétaire a-t-il reçue? Vous venez de dire que la plus grande punition n'est pas d'être soumis à la loi.»

«Il est mort depuis quelques années. Au moment de mourir il avait des remords violents. Il se plaignait sans cesse de ce qu'il vit partout dans la chambre des chiens hurlants, qui l'inquiétaient et il pria que les chiens ne le traiteraient pas de la même manière cruelle, qu'il les avait traités. «Je meurs de froid» étaient les mots derniers qu'il prononça. Je crois qu'il fut puni par ses remords plus sévèrement, que quelque cour de justice aurait pu le faire.»

Le train s'arrêta. Les étrangers descendirent et disparurent, mais cette conversation s'emprenait dans mon souvenir et je sais que les remords sur un crime commis sont plus pénibles à supporter que d'être soumis à la loi.

CONSTANCE ULLNER.

William O. Stillman.

Monsieur le docteur William O. Stillman est le président de la grande société «The American Humane association». Cette société, qui a son siège dans la ville Albany, compte des milliers de membres qui travaillent avant tout pour prévenir la cruauté envers les enfants et les animaux. On fait aussi des efforts sérieux pour humaniser l'opinion publique et influencer sur la législation.

Ce grand travail humanitaire est dirigé par M^r le docteur Stillman. Il est un homme très sympathique et d'un caractère très noble. Grâce à son énergie et son intelligence rare il a réussi à gagner de grands résultats. Chaque année il assemble les philanthropes de l'Amérique à un congrès où ils ont l'occasion



d'échanger leurs idées et de donner des rapports concernant leur travail humanitaire.

Dans la revue renommée de la société en question «The National Humane Review» paraît dans chaque numéro des correspondances de différents pays aussi de la Finlande concernant la justice envers les enfants et les animaux.

CONSTANCE ULLNER.

Le supplice de la cage.

(D'après «Nos meilleurs amis».)

L'oiseau en cage!

Savez-vous bien ce que cela signifie pour le petit galérien ailé?

La vie de l'oiseau est courte, mais si belle, si variée, si remplie! Et d'abord, il est un grand travailleur: de l'aube au crépuscule il est à l'œuvre. Et la diversité, le nombre et l'utilité de ses travaux font pour l'oiseau comme pour nous, le charme de la vie.

Le voilà en cage — séparé de tous, privé de tout ce qui donnait à sa jolie existence un but, une signification, une joie.

Peu importe à l'homme, ce cruel tyran de la création!

Le voilà dans cet abjecte cage, c'est-à-dire, le voilà réduit à l'inaction, à la triste oisiveté perpétuelle! Son intelligence ne lui sert plus de rien, ni ses ailes ne lui sont plus utiles, ni ses yeux perçants; et son infatigable activité devient pour lui un tourment cruel.

On le *nourrit*, là, le triste prisonnier! On lui *apporte* sa nourriture, à lui qui avait les vastes champs, les forêts épaisses pour garde-manger! A lui qui, du haut du ciel savait distinguer l'insecte, la larve, le grain, la baie qui allaient le nourrir!

On l'abreuve — d'un peu d'eau toujours sale, lui qui avait les lacs pour abreuvoirs, ou ces réservoirs ingénieux que la nature sait disposer au sein de la végétation!

Mais adieu, pour lui, à tous ces lieux charmants où la nature l'avait placé comme dans son cadre propre, pour y vivre sa vie, être heureux en liberté, élever sa petite famille, nous ravir par ses chants, nous servir en protégeant les cultures contre les ravages des insectes!

Admirez donc ici ce qu'on appelle l'intelligence humaine. L'homme vient, à l'automne, en assassin, et pour tous les services rendus, d'un coup de filet, détruit cette harmonie de la nature — une des plus belles, des plus touchantes. Des milliers de chanteurs ailés succombent aux *manipulations* — mot sinistre! — de ces inconscients munis de leurs engins.

Ces êtres ailés, si menus, si libres, si délicats, n'étaient pas faits pour être touchés par la main de l'homme. Une main de femme tout au plus — et la plus tendre encore!

Des milliers et encore des milliers, brusquement enlevés aux espaces libres, succombent à l'asphyxie dans les horribles cages d'oiseleurs où ils sont entassés les uns sur les autres, se piétinant, s'étouffant, s'empêchant mutuellement de boire ou de manger, mourant de mille morts avant que la mort vienne pour les délivrer. Car, tombé aux mains de l'homme, la mort est pour l'oiseau, comme pour tout malheureux, une délivrance, désormais. Lui qui, par sa simple vie, avait réalisé des conditions de bonheur telles que l'homme ne les réalisera jamais.

Ce qui reste vivant après les premiers jours de massacre, de tueries et d'asphyxie est porté au marché. —

Navrant spectacle pour celui qui *connaît* l'oiseau, pour celui qui a vécu avec lui.

Écœurante, l'inconscience de ceux qui vont acheter ces êtres charmants et *utiles*, j'insiste là-dessus! *Utiles*, comme ne le sont pas souvent ceux-là qui les achètent!

Et finalement, voici les *escapés* en cage. Le pire destin est réservé à ceux dont la vie s'est trouvée épargnée.

Voici ces malheureux, que la nature avait voulus si heureux! privés maintenant de tous les moyens qu'elle avait mis à leur disposition: plus d'ailes, plus de bain, plus d'horizon, plus de retraites charmantes au sein des arbres touffus, des haies fleuries, des cimes rosées par l'aurore. C'est la cage, la cage, l'étroite et infecte cage, l'horrible et affreuse cage — supplice *humain*, je le répète encore, *humain*. C'est tout dire. Cette odieuse prison, que jamais je n'ai pu voir sans frémir, est suspendue dans quelque pièce noire, puante, encombrée; dans une cuisine surchauffée, dans une cour glaciale, au coin d'une fenêtre surplombant une rue de vacarme; n'importe où! n'importe. Le misérable prisonnier doit tout subir — immobile, réduit pour toute manifestation vitale au douloureux voilage, à l'absorption de sa nourriture et de sa boisson. Plus de randonnées joyeuses au matin, par les espaces ensoleillés, en bande ou en famille; plus de sieste à l'ombre; plus de retraite choisie avec sa fine intelligence, pour s'abriter contre le froid ou contre les ardeurs du jour! Un mur aveuglant sur lequel tape le soleil et où la cage est accrochée est souvent le pilori où on l'expose tout un jour.

Or, l'oiseau est infiniment sensible aux variations de la lumière; il suit le soleil comme le tournesol; il va de fenêtre en fenêtre à sa recherche, quand on lui laisse sa liberté dans la maison. Il montre, à la tombée du jour, une agitation extrême, fatigante et fastidieuse dans la cage, et si belle dans la nature, parce que là, cette agitation, ce sont les grandes randonnées qui préparent le repos de la nuit.

L'oiseau choisit son abri avec le plus grand soin, il ne s'abandonne au repos qu'après s'être mis lui-même et avoir mis sa famille en sûreté.

Sa famille! Cela aussi, est fini pour l'encagé! L'instinct a beau le presser, ses souvenirs ont beau l'affoler, le printemps a beau lui jeter son appel, plus jamais il ne connaîtra l'amour! Plus de famille, plus de retour au nid, le bec plein de pitance hâtivement ramassée pour la couveuse maternelle, pour les mignons petits! Plus rien! La cage! La cage, les barreaux, l'immobilité — l'immobilité avec des ailes!

Ainsi en a décidé l'homme dans son... humanité.

* * *

Eh bien, nous venons ici faire un appel à tous ceux qui retiennent derrière les ignobles barreaux ces êtres du ciel!

Le printemps est là; le printemps est la saison même de l'oiseau. Faites une bonne œuvre naturelle. Mettez un peu de joie et de liberté à la place de cet esclavage, de ces dures prisons. Rendez la liberté à ces oiseaux — mais rendez-la leur au sein des bois! Ce sera une œuvre de justice, de *vérité et de bonté!*

La mondaine.

Une femme mondaine

Coquette et vaine

Pour satisfaire un caprice

Commets même un vice.

Elle oublie son honneur,

Sacrifie son bonheur.

Pour se faire belle

Tout est possible pour elle.

À cause de sa vanité
 Les oiseaux sont tués.
 Cela ne lui dit rien.
 Elle trouve que c'est bien.
 Le plaisir et la vie
 De nos bois sont finis.
 Mais son chapeau est garni.
 Elle danse et sourit.

Mais quand on lui dira ces mots :
Ce n'est pas comme il faut,
Ce n'est plus à la mode — alors
 Elle ne portera plus des oiseaux morts.

CONSTANCE ULLNER.

N'achetez jamais de chevaux et de chiens amputés.

On voit ici, comme partout, des chevaux avec les queues coupées. On lutte énergiquement dans tous les pays civilisés contre cette mode détestable, pour laquelle des milliers de nos animaux domestiques les plus nobles ont été victimes. Mais c'est bien plus facile d'introduire un abus que de l'abolir, surtout dans des cas où il s'agit de la mode. Les caprices de cette «souveraine *la mode*» sont toujours suivis avec une soumission servile, aussi bien par les messieurs que par les dames de la haute société. Les hommes suivent ces caprices sans critique et sans se rendre compte si l'homme a le droit de causer des souffrances inutiles aux êtres vivants seulement à cause d'une mode révoltante et occasionnelle.

La queue du cheval est son arme naturelle contre les mouches et les insectes nuisibles, et elle garde le cheval

contre les vents, la neige, la pluie etc., en couvrant les parties les plus sensibles de son corps. Les chevaux amputés ont perdu cet abri important et ils sont forcés de subir bien des souffrances, qui les rendent nerveux et plus disposés pour des maladies.

Le chien est aussi exposé aux caprices blâmables de l'homme, qui veut souvent couper les oreilles et la queue du pauvre animal. Et si on se permet de demander pourquoi, la réponse est souvent: «Parce que cela *doit être ainsi!*» ou «Parce que c'est joli!»

Quel mauvais goût, quel manque de respect pour la nature ne montrent pas ces vilaines habitudes d'estropier des êtres vivants! Bien des difficultés et des souffrances en sont la suite pour les pauvres victimes. Les insectes entreront sans difficulté dans leurs oreilles, l'ouïe en souffrira, et les vents, la neige et la pluie causeront bien des refroidissements. Les chasseurs par exemple ont depuis longtemps reconnu ces vérités, voilà pourquoi les oreilles des chiens de chasse ne sont jamais coupées. Le chien a aussi bien que le cheval besoin de sa queue, qui garde les parties les plus sensibles de son corps.

On devrait aussi faire attention aux douleurs que cause cette opération abominable, souvent exécutée, non par des vétérinaires, mais par des personnes brutales et sans expérience, qui la font sans remèdes narcotiques. Bien des chevaux ont perdu la vie ou la santé à cause de cette cruauté.

Tout ce qui existe dans la création a sa destination spéciale. Chaque forme et tous les membres, que la nature a donnés aux êtres vivants, sont nécessaires. L'homme, qui veut couper et changer ces membres, sera tôt ou tard puni pour sa cruauté et son manque de respect pour les lois de la nature.

SIRI BRANDER.

Le travail pour la protection des animaux en Finlande.

À la dernière séance de la société *«Les Amis des Animaux»* on discutait le mauvais traitement qu'on fait subir aux cochons. La société résolut de faire introduire dans les journaux un appel aux propriétaires pour améliorer l'existence malheureuse de ces bêtes en général négligées, et de faire imprimer et distribuer une brochure contenant des instructions spéciales concernant le traitement des cochons — ce qui vient d'être fait.

Pour empêcher la persécution des oiseaux on prit la résolution de faire introduire dans les journaux un appel au public de protéger et de ne pas tuer et acheter les oiseaux protégés par la loi.

La société protectrice des animaux *«Sylvia»* a adressé une supplication au chef de la police à Helsingfors qu'il voulut surveiller à ce que la censure des théâtres biographiques ne permettrait pas aux propriétaires de dits théâtres d'avoir sur leurs programmes des films qui représentent des actes de brutalité et de cruauté envers les animaux et qui démoralisent le public, surtout la jeunesse.

S. B—R.

Mesdames, un peu plus de coeur pour les oiseaux et un peu moins de plumes sur vos chapeaux!

Sommaire: La jeunesse et la protection des animaux par H. S. — Quelle punition est plus pénible à supporter, celle de la loi ou celle de la conscience par Constance Ullner. — William O. Stillman par Constance Ullner. — Le supplice de la cage. — La mondaine (poème) par Constance Ullner. — N'achetez jamais des chevaux et des chiens amputés par Siri Brander. — Le travail pour la protection des animaux en Finlande par S. B-r.

